

Mission, malaise ou transition ?

Qu'en est-il de la motivation pour la mission, dans les milieux évangéliques ? Et qu'en est-il de l'investissement réel dans ce domaine ? À entendre pasteurs et dirigeants d'œuvres missionnaires, nous avons l'impression que l'intérêt pour la mission laisse à désirer. Pour en avoir le cœur net, il va falloir enquêter sur le terrain. Nous allons mener un sondage auprès d'un échantillon de personnes concernées. Avant cela, il convient de situer les interrogations du départ dans un contexte plus large¹. Nous proposons trois éléments de réflexion, qui peuvent aider à préciser nos questions.

Malaise missionnaire ou transition ?

Premier élément : ce que nous disent les spécialistes qui étudient les développements actuels dans le monde protestant évangélique. Certains d'entre eux parlent d'un malaise missionnaire dans les pays occidentaux d'où venait, dans le passé la quasi-totalité des missionnaires² : États-Unis, Grande-Bretagne, Nouvelle-Zélande,

-
1. Notons les travaux de quelques auteurs français qui portent sur le même sujet : Henri BLOCHER, « Mutation des modèles missionnaires au cours des trente dernières années (1960 à 1990). Un point de vue évangélique », dans *Perspectives missionnaires*, 35/1, 1998, p. 59-64; Silvain DUPERTUIS, « Enjeux et lieux missiologiques actuels. Quelques points de repère d'un point de vue évangélique », dans *Perspectives missionnaires*, 28/1, 1994, p. 23-34; Jean-François ZORN, « Mutations des modèles missionnaires. Enjeux culturels et perspectives ecclésiales », dans *Positions luthériennes*, vol. 47, n° 1, 1999, p. 35-52; et Alfred KUEN, *Les défis de la postmodernité*, Saint-Légier, Emmaüs, 2000.
 2. Cette expression fut introduite par Jim RAYNO, directeur de WEC International, dans son article : « Reflections on missionary malaise », dans *Evangelical Missions Quarterly*, octobre 1997, p. 442-446. Elle a été reprise par bon nombre d'auteurs.

Australie, et toute l'Europe protestante. Outre-Atlantique, le nombre de missionnaires a diminué de 50 500 en 1988 à 42 000 en 1998. Dans les années suivantes, il est resté pratiquement stable tandis qu'en même temps, le mouvement évangélique a connu un essor important. Les Églises outre-Atlantique consacrent en moyenne seulement deux pour cent de leur budget à la mission³. Seulement une infime partie des étudiants dans les institutions théologiques se portent candidats pour la mission. Selon Stan Guthrie, beaucoup d'entre eux hésitent à oser une telle aventure dans une autre culture, face aux contraintes de leur famille, les problèmes d'adaptation, l'incertitude de leurs revenus de retraite, et la difficulté de trouver suffisamment de sponsors pour le soutien financier⁴. Avec le vieillissement du corps missionnaire américain, on peut s'attendre à une forte diminution d'effectifs, car le nombre de remplaçants s'annonce trop faible. Dans les autres « pays d'envoi », la situation est semblable, sinon encore moins rose. Les Églises ont tendance à se replier sur leur propre pays où les chrétiens confessants et pratiquants sont devenus une petite minorité. Du coup, le nombre de missionnaires envoyés en France, par exemple, a nettement diminué. Dans les pays qui ont une longue tradition missionnaire, le nombre de missionnaires a fortement diminué. La même chose est vraie pour les fonds qui sont consacrés à la mission.

Si certains spécialistes parlent d'un déclin, voire d'un malaise, d'autres préfèrent parler d'une transition. Tout en reconnaissant un recul pour ce qui est de la mission traditionnelle, ils mettent en avant de nouvelles modalités qui ont émergé les dernières décennies et qui semblent « avoir le vent en poupe » : mission de courte durée, équipes missionnaires, évangéliser dans le cadre des actions humanitaires, ou encore dans le cadre d'une activité professionnelle (les « faiseurs de tentes »).

Une autre modalité est celle des immigrés venant de l'hémisphère sud qui s'activent pour la communication de l'Évangile dans nos contrées sécularisées et multiculturelles. Ils viennent avec leurs styles, leurs accents théologiques. Si certains développent leurs propres communautés parallèles, d'autres amènent un nouvel élan mis-

3. Chiffres mentionnés par Jonathan J. BONK et Stan GUTHRIE, *Missions in the Third Millennium. 21 Key Trends for the 21st Century*, Exeter, Paternoster, 2002, p. 21.

4. GUTHRIE, *op. cit.*, p. 22-24.

sionnaire dans les Églises existantes. Bref, la mission semble être en transition. Une question que doivent se poser les Églises et organismes : est-ce que nos structures sont adaptées aux nouvelles modalités ?

La situation en France

Jusqu'à maintenant, nous avons relevé la situation dans les « pays d'envoi ». En Europe francophone, la question « malaise ou transition ? » ne se pose pas de la même manière. La France et la Wallonie sont plutôt terres de mission, en tout cas du point de vue protestant évangélique.

Bien que le protestantisme en France ait depuis longtemps contribué à la mission à l'étranger, il a toujours été « pays d'accueil » de missionnaires. Au dernier comptage du célèbre livre, *Flashes sur le monde*, nous accueillons en ce moment 1519 envoyés venant de 40 pays, dont 738 Américains, 230 Britanniques, 74 Canadiens, 70 Suisses, 64 Allemands et 34 Coréens⁵. Force est de constater que la tendance côté accueil est à la baisse.

En même temps, le nombre de personnes envoyées en mission est de 600 environ, dont presque la moitié travaille en France même (293)⁶. Quelle est la tendance de ce côté ? Déclin, stabilité ou croissance ? Il est difficile d'y répondre, sans avoir mené des enquêtes sur le terrain. La question n'est pas seulement de savoir combien de personnes dans nos Églises se savent appelées à s'engager dans la mission, mais aussi quelles modalités les attirent le plus, et pour quelles raisons. Des projets humanitaires liés à une Église ou une œuvre semblent jouir d'une certaine popularité, ainsi que des missions de courte durée en équipe, ou encore les stages de deux semaines à six mois dans un pays du Sud, proposés par la SIM et d'autres organismes. Mais cela reste à vérifier.

Quant aux « vocations » qui se traduisent par un engagement à l'intérieur du pays, l'une des modalités est celle du pasteur-évangéliste, en poste dans une Église locale. D'autres vont rejoindre une équipe pour atteindre des étudiants. On connaît également le modèle du pionnier qui va labourer, tout seul ou avec son épouse,

5. Patrick JOHNSTONE et Jason MANDRYK, *Operation World, 21st Century Edition, Updated and Revised*, Milton Keynes, Authentic Media, 2009, p. 255.

6. *Ibid.* Les chiffres pour la Belgique (p. 102) sont 473 missionnaires étrangers contre 83 nationaux – on peut estimer que la Wallonie représente la moitié environ de ces chiffres.

pendant de longues années, dans l'objectif d'implanter une Église, quitte à ne jamais dépasser le stade d'un groupe de maison. Mais ce mode d'opération ne semble plus avoir la cote.

Ces quelques lignes ne donnent qu'une esquisse de la situation en France. Il serait intéressant d'en connaître les détails et les tendances exactes, mais pour cela plus de recherche est nécessaire. Enseignants et étudiants en théologie, vous sentez-vous interpellés ?

Changement de générations

Un deuxième élément que nous devons prendre en compte est le changement de générations. « La mission n'est pas morte. Elle continue, mais elle change de leadership », a écrit K.P. Yohannan dans son best-seller sur la « révolution dans la mission mondiale »⁷. C'était pour dire que nous assistons à un net recul des Occidentaux dans les pays du Sud, laissant le leadership entre les mains des autochtones qui apportent leurs propres cultures. Cette phrase s'applique également à un autre changement de leadership que K.P. Yohannan n'aborde pas mais qui se laisse ressentir de plus en plus – en tout cas dans les Églises et les œuvres en Occident. Il s'agit d'un changement de générations.

Comme la génération de l'entre-deux-guerres, les « vétérans » dans la mission, née avant 1945, a dû laisser la place aux dirigeants de la génération d'après-guerre, née après 1945, ces derniers doivent maintenant à leur tour donner la place à ce que l'on appelle la « génération X », née après 1965. Chaque génération à ses spécificités. « Enfant de son temps », elle est marquée par son éducation, par les événements particuliers, et par la culture ambiante. Un changement de garde amène donc forcément un changement de style. Ceci est source de tension, voire de conflit entre ceux qui tiennent les cordes d'une part, et d'autre part, les jeunes loups qui en veulent et qui ont de l'énergie à dépenser. *Grosso modo*, les organismes ont réussi, vaille que vaille, à s'adapter au changement de garde. Mais un certain nombre n'y a pas survécu. À part cela, de nombreuses nouvelles structures ont vu le jour dans les années 1960 et 1970. Juifs pour Jésus, par exemple, ou Campus pour Christ, ou encore Jeunesse en Mission avec 16 000 collaborateurs. Marquées par l'esprit de la génération d'après-guerre (optimisme, anti-traditionalisme,

7. K.P. YOHANNAN, *Revolution in World Missions*, Carrollton, Gospel for Asia, 1986 (plusieurs réimpressions, jusqu'à 2002), p. 73-74.

innovation, confiance en soi), elles ont joué un rôle important dans le développement du mouvement évangélique. C'est aussi la période où de nombreuses nouvelles Églises ont été implantées sur le sol français (et wallon), le plus souvent par de jeunes couples missionnaires de l'étranger.

De nos jours, c'est la génération X qui s'impose. Si la génération d'après-guerre a grandi dans une société dite moderne, les « X » sont les premiers à avoir baigné dans ce que l'on appelle la postmodernité – en francophonie, on préfère le terme « ultramodernité ». La différence entre ces deux « cultures » est suffisamment développée dans la littérature. Notons, que la dernière se caractérise par un relativisme en matière de vérité et de valeurs, un pluralisme et une tolérance sur le plan religieux, et l'attention pour les sentiments, les expériences individuelles, et la « culture de l'image ».

La transition entre ces deux générations se fait ressentir dans tous les secteurs de la société : surtout dans les arts, mais aussi dans les familles, les entreprises, en politique, et dans l'Église. Elle peut créer des ondes de choc qui engendrent incompréhension, distance et confrontation. Elle semble se passer de façon plus difficile que celle qui a eu lieu entre les « vétérans » et la génération d'après-guerre.

Ceci fait l'objet de maintes études en sciences humaines. Théologiens et missiologues s'y penchent également⁸. Sur le terrain, on constate que les croyants qui ont grandi dans la postmodernité ambiante, veulent une spiritualité, une vie d'Église, et une manière de communiquer l'Évangile qui sont davantage au diapason avec le mode de vie postmoderne. Le mouvement des Églises émergentes en est un exemple intéressant⁹.

Il nous semble que les différences générationnelles jouent un rôle non négligeable dans les difficultés d'impliquer les Églises pour faire avancer l'œuvre du Seigneur, aussi bien en France qu'ailleurs. On entend dire que la jeune génération se désintéresse des modèles

8. Voir KUEN, *Les défis de la postmodernité*, et Deborah ZEMKE et al., *Generations At Work*, New York, Amacom, 1999.

9. Un livre français très instructif à ce sujet est d'un membre du REMEEF : David BROWN, « *Servir à nos Français* ». *Le défi de l'Église émergente*, Marne-la-Vallée, Farel, 2009. Pour une introduction aux idées du mouvement des Églises émergentes en Amérique du Nord, voir Darrell GUDER (éd.), *Missional Church. A Vision for the Sending of the Church in North America*, Grand Rapids, Eerdmans, 1998.

qui lui sont montrés. Selon une recherche menée par « Aube », un groupe de travail lié au réseau de Christian Schwarz, le dynamisme de croissance et d'implantations de nouvelles Églises a stagné au cours des années 1990¹⁰. On peut dire que ce sont là des signes de déclin missionnaire. Bien que de tels propos contiennent une part de vérité, ils ne changent pas grand-chose à la situation.

Quand on regarde cette situation sous l'angle d'un décalage générationnel, on trouvera, peut-être, des possibilités d'avancer. En plus, c'est très sympathique. Les idées de la nouvelle génération ne sont pas forcément meilleures ni moins bonnes que les modèles de la génération précédente. Elles sont seulement différentes. C'est décontractant. Comme nous devons tous vivre avec notre temps, nous avons besoin des nouvelles approches que peuvent nous apporter les « X », tandis que ces derniers peuvent bénéficier des expériences de la génération d'après-guerre. En fait, l'une des caractéristiques des « X » est une ouverture à la tradition, l'histoire, les différences culturelles. Par contre, la génération d'après-guerre, en son temps de gloire, avait souvent tendance à rejeter le passé et se mettre à réinventer la roue.

Il est intéressant de noter deux initiatives qui ont mis la lumière sur les changements générationnels dans le domaine de la mission. Nous étudierons d'abord le réseau de missiologues et de praticiens de l'Alliance évangélique mondiale *postmission* et puis le colloque de l'*Arbeitsgemeinschaft für evangelikale Missiologie* (AfeM) en Allemagne.

« Postmission »

Ce réseau fut créé lors de la consultation de la commission Mission de l'Alliance évangélique mondiale à Iguazu (Brésil) en 1999. Quelques jeunes délégués voyaient le besoin d'un dialogue entre les dirigeants existants et les dirigeants « émergents ». L'objectif était de discerner les nouveaux besoins, les adaptations nécessaires, afin que les deux groupes puissent mieux collaborer. En 2002, le réseau *postmission* s'est retrouvé pour étudier la question : « Comment impliquer une génération postmoderne dans la mission mondiale ? »¹¹.

10. Les résultats de ses recherches furent présentés et débattus lors de la Pastorale de la Mission intérieure baptiste de la FEEBF, à Paris, au printemps 2001.

11. Richard TIPLADY (éd.), *Postmission. World Mission by a Postmodern Generation*, Milton Keynes, Paternoster, 2002.

Le premier constat était que l'on ne peut pas généraliser. Il n'y a pas une génération X bien définie, mais une grande variété. On n'est pas tous postmodernes dans la même mesure et de la même manière. Cela se traduit par différents chemins empruntés par ceux qui sont intéressés par la mission. Certains se retrouvent dans des structures existantes, ils vont suivre les modèles du passé. D'autres réclament la liberté de développer dans une Église ou un organisme leur propre « truc » et de prendre les risques qui vont avec. Un certain nombre d'entre eux finit par créer ses propres structures... ou des réseaux – très à la mode parmi les postmodernes. D'autres encore veulent délibérément travailler par une Église locale dont ils font partie eux-mêmes. Ce phénomène est significatif. On le voit partout dans le monde. Enfin, il y a des solistes pour qui aucune structure n'est adaptée. Ce sont des entrepreneurs, des innovateurs. Leurs outils favoris sont l'informatique et l'Internet.

Dans la communication de l'Évangile, on voit plusieurs transitions : d'un message objectif vers une expérience subjective, de l'autonomie de l'individu vers la communauté, de l'accent mis sur la parole vers l'importance de l'image et du rite. Quant à l'organisation du travail missionnaire, elle attache une grande importance aux valeurs plutôt qu'aux schémas. « Les dirigeants doivent être transparents, travailler en équipe, écouter les autres, laisser de la place à plusieurs méthodes. Les “missionnaires” de la génération X ne croient pas à une seule méthode comme vérité absolue mais à une diversité d'approches qui correspond à la diversité de la société multiculturelle¹² ». Et surtout il ne faut pas se comporter de façon autoritaire. De toute évidence, le rapport des « X » à l'autorité est compliqué!

Différences générationnelles

La seconde initiative va dans le même sens. C'est le colloque de l'*Arbeitsgemeinschaft für evangelikale Missiologie* en Allemagne, consacré à la mission dans un contexte postmoderne, qui a eu lieu en 2008¹³. L'une des questions abordées fut le recrutement de nouveaux candidats, leur formation, et leurs attentes vis-à-vis des orga-

12. *Ibid.*, p. XIX.

13. Klaus W. MÜLLER (éd.), *Mission im postmodernen Europa*, Mission Reports 16, Gießen, AfeM, 2008.